

LES ADIEUX À LA REINE

DU MÊME AUTEUR

Sade, l'œil de la lettre

essai, Payot, 1978

rééd. sous le titre Sade, la dissertation et l'orgie

« Rivages poche », n° 384, 2002

Casanova. Un voyage libertin

essai, Denoël, « L'infini », 1985

Gallimard, « Folio », n° 3125

Don Juan ou Pavlov

Essai sur la communication publicitaire

en collaboration avec Claude Bonnange

essai, Seuil, « La couleur des idées », 1987

Seuil, « Points essais », n° 218, 1991

La Reine scélérate

Marie-Antoinette dans les pamphlets

essai, Seuil, 1989

Thomas Bernhard

essai, Seuil, « Les contemporains », 1990

Sade

essai, Seuil, « Écrivains de toujours », 1994

La Vie réelle des petites filles

nouvelles, Gallimard, « Haute enfance », 1995

Comment supporter sa liberté

essai, Payot, 1998. Prix Grandgousier

« Rivages poche », n° 297, 2000

La Suite à l'ordinaire prochain

La représentation du monde dans les gazettes

livre collectif, codirigé avec Denis Reynaud

Presses universitaires de Lyon, 1999

La Lectrice-adjointe

théâtre, Création pour France-Culture

et lectures-représentations à la Comédie-Française, 2001

Fiction & Cie



Chantal Thomas

LES ADIEUX À LA REINE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

Ce livre a été publié sous la direction
de René de Ceccatty

ISBN 2-02-041477-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

Vienne, 12 février 1810

Je m'appelle Agathe-Sidonie Laborde, un nom rarement prononcé, presque un secret. J'habite à Vienne, dans le quartier des émigrés, un appartement de la *Grashofgasse*. Les fenêtres ouvrent sur une cour pavée, qu'entourent au rez-de-chaussée plusieurs échoppes, un bouquiniste, un perruquier, un petit imprimeur, un réparateur de violes. Il y a aussi un marchand d'épices, juste en bas de mon immeuble. Le lieu est animé, sans être trop bruyant. Aux beaux jours, il y flotte toujours, avec les senteurs d'Orient, des notes de musique. Les rosiers qui serpentent sur les façades ajoutent un charme de jardin à ce coin viennois. Mais dans le plein hiver où nous sommes actuellement, les rosiers n'ont plus de fleurs et les bruits de la vie des échoppes ne me parviennent plus. D'une façon générale, pour moi, quelle que soit la saison, les bruits de la vie sont bien éteints. Cet hiver terrible qui m'entourne, cette neige perpétuelle et ce sentiment d'ensevelissement qu'elle produit, je les ressens comme la manifestation de mon grand âge, comme la marque extérieure de l'hiver profond et définitif qui me gagne.

Aujourd'hui, 12 février 1810, j'ai fêté mes soixante-cinq ans. Fêter convient mal à l'atmosphère de la réunion qui s'est tenue dans ma chambre, avec quelques personnes de mon âge, des Français exilés, rescapés comme moi de l'effondrement de ce

monde qu'on nomme « l'Ancien Régime ». La neige n'arrête pas de tomber. Mes fidèles amis sont arrivés tout mouillés, puisque hélas! la nécessité de se servir d'une canne exclut l'usage du parapluie. C'est le moindre des malheurs de la vieillesse! J'ai mis à sécher devant la cheminée leurs habits trempés. Les dames se sont recoiffées, remaquillées, et l'on m'a offert mes cadeaux : des fleurs en soie sauvage, un éventail et une minuscule boîte ovale qu'ils m'ont priée de n'ouvrir qu'après leur départ. J'ai gardé sur mes genoux les fleurs et l'éventail tandis que nous buvions du café et mangions des pâtisseries. Comme d'habitude, et à l'unisson avec toute l'Europe, nous avons parlé de Napoléon, haineusement certes, mais d'une haine mesurée, à la différence de celle, véritablement enragée, qui anime une grande partie de la société viennoise. Nous l'avons vu débarquer ici en vainqueur au mois de juillet dernier, après les batailles d'Essling et de Wagram. Nous avons subi les bombardements, la peste de sang, de mort, de charnier, l'horreur de ces milliers de blessés répartis un peu partout dans la ville, et dont les cris de douleur, les râles d'agonie faisaient le fond sonore de nos habitudes quotidiennes. Nous subissions aussi l'espionnage, les rapines, la violence d'être occupés. Mais cette armée venait de France, nous avions du mal à la détester. Nous étions en butte à l'arrogance de ses soldats sans pouvoir les considérer comme des ennemis. En même temps, ces jeunes gens qui parlaient notre langue, qui pouvaient être les fils de nos enfants, nous étaient étrangers, douloureusement étrangers. Ce n'était pas seulement leur attitude hostile à notre égard, c'étaient leurs manières. « Ils marchent comme lui », m'avait fait remarquer quelqu'un. Et c'était vrai : ils marchaient tous trop vite. Raides, frappant des talons, ils avaient des allures d'automates. Les officiers de Napoléon le miment dans sa façon de marcher, ils l'imitent aussi dans sa parole, dans sa façon brusque de s'adresser aux gens (il n'y a

que son accent que, jusqu'à maintenant, personne ne s'efforce d'imiter). L'Empereur, sans aucun préliminaire, pose de but en blanc la question la plus directe. Il ne converse pas; il tire à bout portant. Notre idéal fut la conversation de salon, son sens de l'allusion, du sous-entendu, son art de faire briller l'interlocuteur, de ne jamais mettre en avant son propre savoir, de jouer avec des riens et de faire avec ces riens, le temps d'un échange, des merveilles d'intelligence et de bonheur. Le sien est l'interrogatoire de police. Il doit garder un excellent souvenir de sa « conversation » avec Friedrich Staps, l'étudiant qui, armé d'un couteau de cuisine, a tenté de l'assassiner à Schönbrunn, au mois d'octobre.

- Vous repentez-vous ?
- Non
- Le feriez-vous encore ?
- Oui.

S'il n'avait eu à le condamner à mort, il aurait volontiers continué un peu plus longtemps ce dialogue. Le jeune homme lui ressemblait, comme Charlotte Corday ressemblait à Marat. Les terroristes s'attirent... Civilisation du poignard, de la baïonnette et du canon. Autrefois, un homme se piquait d'être la fleur de la courtoisie. Lorsqu'il lui arrivait de faire la guerre, ou de se livrer à des activités militaires, il ne s'en vantait pas. Ainsi, jamais un soldat ne se serait présenté à la Cour en uniforme. Il se changeait auparavant, même s'il avait à apporter la nouvelle d'une victoire et à mettre aux pieds du Roi le drapeau arraché à l'ennemi. De même, entre le cordon bleu de l'Ordre du Saint-Esprit et le cordon rouge de l'Ordre de Saint-Louis, qui récompensait un exploit guerrier, quel homme bien né aurait hésité ? C'est l'obtention du cordon bleu qui emplissait de la plus grande fierté.

Pendant mon anniversaire, tout en nous chauffant aux flammes d'un bon feu et en prêtant une oreille satisfaite au

crépitement des bûches entre les chenets, nous avons déploré les derniers projets de l'Empereur, lesquels, pour être pacifiques, ne déparaient pas la liste déjà colossale de ses crimes. Il se propose, disent certains, d'habiter un mois par été le château de Versailles, bien qu'il le trouve trop petit et difforme, « un monstre affreux » qui, en plus, lui coûte une fortune à entretenir. Il a décidé d'y faire des séjours, après avoir eu le front de déclarer : « Pourquoi la Révolution qui a tant détruit n'a-t-elle pas démoli le château de Versailles ? » Mais, selon d'autres bruits, Napoléon aurait le projet de faire raser les bosquets, enlever les statues et de remplacer tout cela par des monuments commémorant ses victoires... Nous avons repris du gâteau, exquis, et nous avons continué de déplorer... Des monuments à ses victoires... Cela ne lui suffit pas de songer à épouser la petite-nièce de la reine Marie-Antoinette, Marie-Louise, « l'Autrichienne », comme il la nomme avec élégance, il faut aussi qu'il occupe le château. Qu'il mette son N partout. Il a ordonné que son initiale soit gravée sur tous les fusils de chasse de Louis XVI, lui qui ne fait pas la différence entre une chasse à courre et une chasse aux lapins. « Quand on chasse les rois, il ne faut pas chasser le cerf », comme se moque le prince de Ligne... Au cas où il n'aurait pas la fille du tzar, je me demande si Vienne acceptera une horreur pareille, si le prince de Metternich livrera la pauvre archiduchesse au bourreau de son pays. Dans cet enfer de la guerre, dans la menace des bandes armées, du pillage, dans cette banalité des viols et des assassinats, la prétention de Napoléon à la légitimité est presque ce qui me choque le plus... presque... car ce qui me choque vraiment, ce qui m'attriste, me désole, n'est pas à trouver dans nos paroles d'indignation, ne participe pas de ces concerts d'exécration auxquels nous nous livrons régulièrement. Ce qui m'atterre tient à ce que nous taisons. À la façon hypocrite dont nous nous sommes rangés au mot d'ordre de

silence sur Louis XVI et Marie-Antoinette imposé à Vienne et partout dans les cours étrangères. Mais c'est certainement ici, à Vienne, qu'il est respecté avec le plus de rigueur. Ne pas s'y plier, prononcer les noms interdits produit une gêne affreuse. Pour le pauvre Louis XVI, la gaffe est grave mais elle est surmontable, pour Marie-Antoinette, la faute est impardonnable. C'est chez elle, dans sa famille, dans sa ville, que son souvenir est le plus féroce ment supprimé. De cela, de cette seconde mort, on ne peut accuser Napoléon. Au contraire... Et nous, avec nos déplorations bruyantes, nous ajoutons à l'œuvre d'effacement. Bruyantes? J'exagère. Je souhaiterais que nous fussions encore capables de bruit.

Auprès du feu, tout à l'heure, nous formions un demi-cercle. Nous étions presque coude à coude tant nos fauteuils étaient rapprochés. Comme nous parlions du malheur de survivre parmi des décombres, « survivre, c'est quand même vivre », a dit une amie ; mais elle prononça les mots si bas qu'il était difficile d'y croire... C'était à peine la fin de l'après-midi, il faisait presque nuit. Il était temps pour mes invités de rentrer chez eux. Et c'est alors que, dans la cour, un groupe d'écoliers est venu chanter. Leurs voix étaient extraordinairement claires. Elles s'élevaient avec la même vigueur et la même joie qu'ils mettent à courir, ou à patiner sur la glace...

À nouveau seule, j'ai ouvert mon dernier cadeau. Un tel nombre de couches de papiers l'enrobaient que j'ai d'abord pensé que ce n'était que cela, une superposition de papiers de couleur. Mais lorsque j'ai trouvé la petite boîte en argent, elle m'a révélé une merveille. J'avais un cadeau en forme de miracle : un pendentif à entourage émaillé sur lequel était peint en miniature un œil bleu ardent, presque turquoise, de la brillance d'une pierre, avec sur la pupille une infime humidité, comme

d'une rosée. Je refermai ma paume et laissai advenir, né du bleu des ses yeux, le visage entier de la Reine, son visage pour moi...

L'interdit de nommer est l'un des pactes de notre société de survivants, et, en compagnie, je le respecte. Mais, face à moi-même, pourquoi aurais-je peur des mots, des fantômes qu'ils ressuscitent et de cet inconnu auquel, parfois, ils nous confrontent ? Il est vrai que, chez moi, les fantômes occupent toute la scène. Dans la vie comme dans les rêves, que ceux-ci soient changeants ou répétitifs. Ainsi, « le Rêve du Grand Degré », comme je l'appelle. Il comporte des variantes, en particulier les visages sont plus ou moins éloignés, mais, dans l'ensemble, il revient toujours pareil. Debout, échelonnés sur de larges marches, se dressent plusieurs personnages de la Cour. Leurs habits sont superbes, avec quelque chose d'empesé qui entrave le mouvement. Certains s'appuient sur une canne, d'autres non. Ils ne forment pas de groupes. Chaque personnage est isolé, légèrement séparé de son voisin. De tous, cependant, la silhouette est absolument nette. Ils se tiennent là, en rebord de rien. « Le Rêve du Grand Degré » me hante. J'ai l'impression que ses personnages m'attendent, qu'ils ne sont jamais loin de moi, invisibles, muets – qu'ils constituent, eux, ma vérité, alors que les quelques survivants que je fréquente n'en sont que l'illusion. Leur regard m'opprime. J'essaie de me distraire, je brode, j'écris des lettres, je lis des journaux, des livres, toutes les publications en français qui me tombent sous la main, mais ils ne desserrent pas l'étau. Ils pèsent sur moi de tout leur poids de néant. « Le Rêve du Grand Degré » m'est devenu familier, sans que se calme l'insatisfaction dont il s'accompagne. Car les visages sont presque déchiffrables, mais pas complètement. Je sais que je les ai connus, mais je n'arrive pas à mettre un nom sur eux.

J'ai vécu à Versailles, où j'étais Lectrice de la reine Marie-Antoinette, Lectrice-adjointe, pardon. C'était une toute petite fonction, rendue encore plus mince par le peu de goût de la Reine pour la lecture. Mon protecteur, monsieur de Montdragon, Maître d'hôtel ordinaire à la Cour, m'avait accueillie avec une extrême gentillesse, sans manquer cependant de m'avertir. C'était un jour de la fin décembre, un jour de plein hiver comme aujourd'hui, mais sans neige. Il y avait une lumière coupante, presque métallique. Les arbres aux troncs noirs se dessinaient sur un ciel très bleu. Au château, se risquer dans les intervalles qui séparaient les feux de cheminée – et les zones enfumées, irrespirables et aveuglantes qu'ils produisaient –, c'était se trouver paralysé à l'intérieur d'un bloc de glace. Il fallait continuer de bouger, sinon on risquait de périr. Enveloppé dans sa pelisse de loup, monsieur de Montdragon m'examinait. À ma première réponse, timide, tandis que je ne pouvais me retenir de remuer les doigts pour les empêcher de s'engourdir, il m'avait jugée apte pour mes fonctions. « Vous avez une belle voix, m'avait-il dit, un peu basse et qui se fait oublier. » Et un peu plus tard, comme il observait ma gêne, il avait ajouté : « Allez-y, ma chère dame, battez des mains, c'est une manière plus sûre et plus franche de vous les réchauffer. » J'avais donc applaudi, sans bruit, à la suite de l'entretien. Mon protecteur m'avait indiqué en quoi consistaient les fonctions de Lectrice-adjointe de la Reine. « En résumé, et pour l'essentiel, je les qualifierai de nulles. Mais vous savez lire au moins ? m'avait-il demandé, soudain saisi d'une inquiétude. Remarquez, d'ici à ce que la Reine vous fasse appeler, vous avez amplement le temps d'apprendre, et quand bien même elle vous découvrirait analphabète, je suis certain qu'elle ne le prendrait pas en mal. Sa Majesté est pour tout ce qui l'approche d'une bonté illimitée.

On ne peut se représenter jusqu'où elle pousse, dans sa Maison, la vertu de patience... Quant au détail des obligations, madame de Neuilly, Lectrice de la Reine, vous mettra au courant, si elle y pense, car lorsqu'elle vient à Versailles, elle est, vous l'imaginez bien, accaparée par les visites, les solliciteurs... » Je n'imaginai rien. J'avais les yeux et l'esprit tout éblouis de l'or qui m'entourait. Il me semblait être entrée dans le royaume de la Beauté. Je remerciai monsieur de Montdragon, il termina l'entretien et, ne songeant pas combien Versailles pouvait être pour une nouvelle venue un autre monde, me laissa là, dans ce petit cabinet tendu de soie jaune. À la fois bouleversée de timidité et enthousiasmée par cette incroyable splendeur que je devinais, je restai assise sur un canapé, j'attendais. Enfin je me risquai à sortir, à faire quelques pas, je m'arrêtai à une porte vitrée qui donnait sur une immense galerie. Cette impression d'avoir été transportée dans un château tout en or et pierres précieuses se continuait. Si l'on m'avait dit que les ardoises du toit du château de Versailles étaient en réalité des plaques d'onyx, je l'aurais cru...

Je suis arrivée en 1778, l'année de la première grossesse de la Reine : le bonheur qu'elle espérait depuis sept ans, et vers lequel dans toutes les paroisses et dans tous les couvents de France, dans le plus perdu des monastères, convergeaient les prières. C'était, aux yeux du public, l'année de sa véritable accession à la royauté, la seule justification de la place qu'elle occupait. Comme chacun, je savais l'heureuse nouvelle, et qu'au mois de décembre – celui de mon arrivée – la Reine en était à son neuvième mois. Je savais tout cela, et qu'en tant que lectrice j'aurais l'occasion d'être un jour en sa présence. Pourtant la première vision que j'ai eue de Sa Majesté m'a plongée dans un état de ravissement inouï. Comme si cette vision m'advenait par le plus grand des hasards – contre toute vraisemblance.

La Reine, immense, énorme, habillée d'une robe de lainage blanche très ample, la tête étrangement enturbannée d'une soie bleu vif cousue de camées, sur laquelle étaient piquées en aigrette plusieurs plumes de paon, marchait d'un pas vigoureux, à l'avant d'un groupe de femmes qui s'épuisaient à vouloir la suivre. Elle marchait comme si elle était en pleine campagne, alors qu'elle se trouvait dans une galerie fermée et qu'au rythme de cette marche – qui, je l'appris ensuite, lui avait été recommandée par son médecin – elle atteignait l'extrémité en quelques enjambées, tournait sur elle-même, reprenait le parcours avec la même avidité à dévorer l'espace... De surprise, je vacillai. Mes jambes défaillaient, mon visage brûlait. Cette apparition avait quelque chose d'incroyable, un élément de fantastique qui devait marquer à jamais toutes les images qui lui ont succédé. Je crus voir un feu se mouvoir.

J'ai demeuré onze ans en ce château, « en ce pays-ci », comme on disait pour désigner la Cour, sans jamais m'y habituer mais en incorporant comme une nécessité vitale son étrangeté. Onze ans... lorsque j'y pense maintenant, cela me semble très loin, étant donné ce qui me sépare de cette époque : le trait de sang de la Révolution. Mais aussi très proche, sans doute parce que la vie là-bas ne ressemblait à rien d'autre. Le temps, purement cérémonial, y passait autrement, selon des repères singuliers. Sa vraie division n'était pas en termes d'années, ni de mois, ni même de semaines, mais de journées. Il y avait une Journée Parfaite dont le déroulement avait été déterminé plus d'un siècle auparavant par Louis XIV : Prières, Petit Lever, Grand Lever, Messe, Dîner, Chasse, Vêpres, Souper, Grand Coucher, Petit Coucher, Prières, Petit Lever, Grand Lever... Chaque journée, depuis, devait la répéter. À Versailles, les jours se suivaient, identiques. C'était, dans l'absolu, la Règle. Mais la réalité ne cessait

d'y apporter des obstacles. La répétition n'était jamais complètement réussie. Nous étions condamnés au déclin. La vie à Versailles ne pouvait aller qu'en se dégradant... De minces modifications en anicroches, de réformes en bouleversements, on aboutit ainsi à ces journées de juillet 1789, qui virent la capitulation du Roi et la dispersion de la Cour – l'effondrement, en moins d'une semaine, d'un ensemble de rites que j'avais cru définitifs. En tout cas, cette première vision de la Reine, que depuis nulle peinture ou sculpture de déesse n'a atténuée, m'avait installée d'emblée dans un monde éternel. À Versailles, les jours se suivaient et se ressemblaient. C'était la Règle et j'y croyais.

Mais je n'étais pas seule à être ainsi obnubilée. Quand on disait la Cour, on voulait dire la Cour de Versailles. Elle était le modèle par excellence, vers lequel toutes les capitales : Moscou, Rome, Londres, Madrid, Varsovie, Vienne, etc., avaient les regards tournés. On n'ignorait pas qu'en dépit des efforts ruineux d'assèchement des marécages, le château de Versailles avait été construit dans un lieu malsain, qui continuait de l'être. On n'ignorait pas les épidémies, les fièvres, ni la puanteur. Avec la chaleur, elle se répandait partout dans les salles. « Phénomène tout à fait naturel d'exultation des chaises percées », disait-on au visiteur de passage sur le point de se trouver mal. Et les femmes agitaient la tête, avec un joli mouvement de chèvre voulant se dégager de son lien. Pour éloigner l'odeur fétide, elles jouaient un peu plus vite de leur éventail. Exultation!... On suffoquait! Et l'on observait avec terreur sur la peau blanche d'une élégante les pustules que des piqûres d'insecte avait semées sur sa gorge.

Marie-Thérèse, l'épouse de Louis XIV, avalait des araignées tombées dans son chocolat.

Marie Leczinska, l'épouse de Louis XV, criait, assiégée par les souris. Et ses petits cris (la Reine juchée sur un fauteuil dont elle refusait de descendre), dans les débuts de leur mariage, charmaient Louis XV. Jusqu'à ce qu'il se lasse de la pauvre Marie et de ses frayeurs et l'abandonne, avec un haussement d'épaules : « Puisque je vous dis, Madame, qu'il n'y a rien à faire. »

Marie-Antoinette avait une horreur particulière des puces et des punaises. Elle avait entrepris, à l'aide de produits qu'elle faisait venir de Vienne dans des cassettes que l'on aurait dit de trésors, une lutte méthodique. On mettait son horreur des puces au nombre de ses extravagances d'étrangère, comme cette habitude qu'elle avait de se laver avant de se maquiller...

Nous endurions tout cela sans mot dire, piqûres, morsures, boutons, humeurs morbides, bizarres enflures, tumeurs suspectes. Nous souffrions sans nous plaindre les multiples désagréments de nos corps, y compris, ce qui m'était spécialement odieux (mais ce dont la majorité des courtisans ne se souciait pas), un pullulement de rats inconcevable, car il traînait de la nourriture un peu partout dans les appartements, tombée sous les meubles, oubliée dans les draps, ou tout naturellement à pourrir dans les armoires des provisions ou sur les réchauffoirs installés dans les recoins de fenêtre, les paliers et dessous d'escalier. Les rats adoraient Versailles. Ils y faisaient la nuit un sabbat infernal et s'établissaient en maîtres dans certains logements, dont plancher et meubles étaient ravagés... On aurait pu aussi se plaindre d'étouffer ; dehors à cause des effluves venus des restes de marécage, dedans à cause des foules pressées dans des espaces trop petits. Et s'il était bien un lieu d'asphyxie, c'était le château de Versailles. Pourtant aucun de ces maux n'avait d'importance pour nous-mêmes, ni pour le reste du monde, envieux de notre place.

Nous étions à Versailles.

Là où régnait la Fortune, et où sur le mot d'un ministre, ou d'un courtisan écouté, votre destin pouvait, du jour au lendemain, se renverser. Pour le meilleur comme pour le pire.

Là où dominait le meilleur ton, où l'on faisait le mieux la révérence.

Là où se décidait la Mode. Et tant pis si l'on portait parfois des dentelles mangées par les souris : elles inventaient, malignes, un point nouveau.

Là où, jusque dans les parties du parc les moins fréquentées, au plus loin d'une allée, à l'entrée d'un bois, un détail de beauté toujours pouvait apparaître : l'invite ambiguë d'une statue, la coupe de fleurs et de fruits, sculptée dans la pierre et posée contre le ciel.

Là, surtout, où habitait la Reine.

Et certains matins, dans la demi-conscience qui précède le réveil, quand je peux laisser durer cet état de douce confusion, je fais comme si j'étais encore là-bas, je crois toucher du doigt la cloison de ma chambre, me retourner dans mon lit, sentir à nouveau l'épais volume de mes cheveux contre mon oreiller, et je me dis qu'à quelques chambres de la mienne, elle respire.

Versailles m'a tenue sous son charme. Et je n'étais pas la seule. Ce n'était plus, sans doute, le lieu sacré qu'il avait été sous le sceptre de Louis XIV. Mais Versailles continuait de fasciner. N'importe où, il suffisait de commencer par ces mots : « J'étais à la Cour... » et le monde retenait son souffle, vous regardait autrement. On ne se représente plus la violence des blessures d'amour-propre « en ce pays-ci ». L'humiliation que c'était pour un courtisan, après avoir attendu des heures dans une anti-chambre, de constater qu'il ne serait pas appelé pour le Souper du Roi en Petit Cabinet. Sa honte était une chose palpable. Je la lisais sur les visages, dans la démarche de ceux qui avaient été

éconduits et qui regagnaient leurs carrosses par les cours intérieures pour échapper aux regards. Ce que je ne voyais pas, c'était avec quelle joie les nommés se glissaient dans l'entrebâillement de la porte pour se rendre dans le sanctuaire. Mais je pouvais l'imaginer... Et même ensuite, sous le Directoire, alors que la Cour se tenait chez Joséphine de Beauharnais et que Bonaparte se présentait comme un républicain modèle, même alors, la passion pour Versailles n'était pas éteinte. Dès que les soirées officielles étaient terminées, ils regardaient si les portes étaient bien fermées et se disaient entre eux : « Causons de l'ancienne Cour, faisons un tour à Versailles, dites-nous, monsieur de Montesquiou, racontez-nous, monsieur de Talleyrand... » Et les plus jeunes rapprochaient leurs chaises pour écouter les histoires... Ils faisaient comme nous, ici.

Je tiens à noter ceci, à rappeler cette magie, aujourd'hui, alors qu'une propagande tend à stigmatiser en Versailles un gouffre de dépenses inutiles, ou bien à en parler comme d'un théâtre mort, un paysage de poussière et de cendre, déjà voilé par le pressentiment de la fin. Marionnettes à la tête poudrée, vieillards avant l'âge, fantoches voués à disparaître... Du point de vue des gagnants, ceux qu'ils ont vaincus et dépassés n'avaient de toute façon aucune existence digne de ce nom, aucun futur. L'arrogance des jeunes gens serait touchante si elle ne débouchait pas si souvent sur la brutalité.

J'en suis convaincue – et ce ne sont pas les dernières images que j'emporterai de ce monde qui pourraient me persuader du contraire –, l'humanité ne progresse pas. Elle redispone autrement, selon d'autres convenances, d'après des aspirations différentes. Le système de la hiérarchie des castes avait ses défauts, mais celui de l'oppression par l'argent ne me semble pas

préférable. L'obsession de s'enrichir... Il existe des banques maintenant. Ce sont, paraît-il, de petites forteresses situées au centre de certaines capitales, et qui, vues du dehors, ne se distinguent pas d'une maison normale. Il est très curieux d'essayer de se les représenter. J'ai sans doute vu des banques sans le savoir... Mes parents étaient pauvres. Lorsque ma mère, sans une ombre d'acrimonie et mue par le seul souci de conserver vivants quelques-uns de ses enfants, se permettait de montrer à mon père le dénuement de notre famille, celui-ci, qui était très pieux et nous chérissait, avait un sourire. Détournant les yeux de notre misère, il les élevait vers une lucarne et disait : « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas, vous, beaucoup plus qu'eux ? Et du vêtement pourquoi être en souci ? Observez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne peinent ni ne filent. » Ma mère regardait, comme lui, vers la fenêtre sans carreaux. Elle souriait du même sourire... Les lis des champs sont piétinés et repiétinés par les soldats. S'il est un progrès, de nos jours, il ne peut être que dans les armes. Désormais, on tue plus vite et en plus grande quantité... Il y a eu quarante mille morts pour la seule bataille d'Essling, quarante mille morts en trente heures de combat... L'esprit défaille. Oui, les machines à tuer se perfectionnent. À part cela, je ne vois pas...

Le château de Versailles, symbole sacré, point de mire de tant de désirs, a été abandonné dès juillet 1789, aux premières menaces. Tout s'est joué très vite. Louis Sébastien Mercier, un démocrate, un Parisien, aggravé d'un homme de théâtre, mais aussi un esprit honnête, que traversent des intuitions justes, a écrit : « La Révolution aurait pu s'arrêter le 18 juillet après que

Colère de la Reine de ne pas partir (onze heures du matin)	156
Aujourd'hui, la pluie, le doute et mes feuilles éparpillées au sol. Puis, avec le retour du soleil, mon séjour chez le prince de Ligne (Vienne, juin 1810)	162
Dans les Petits Appartements de la Reine (une heure de l'après-midi). J'assiste, malgré moi, à une entrevue entre la Reine et sa favorite	169
La messe en la Chapelle du château (trois heures de l'après-midi)	183
Le Déjeuner du Roi, sa terminaison aussi soudaine que désastreuse (quatre heures de l'après-midi)	186
Je suis agrippée par la Panique (six heures du soir)	189

Nuit

L'Historiographe de France est investi par le Roi d'une mission sacrée : rédiger une <i>Lettre Pastorale</i> (sept heures du soir)	199
Dernière lecture chez la Reine. (de huit heures à neuf heures du soir)	215
La fuite. Ma peur dans les souterrains. Le message reçu par erreur (de dix heures à minuit)	223

*

Vienne, janvier 1811

239

